NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

96 N° 4 1974

Croire en la Résurrection (suite)

Édouard POUSSET (s.j.)

p. 366 - 388

https://www.nrt.be/fr/articles/croire-en-la-resurrection-suite-1195

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Croire en la Résurrection

(suite)

TROISIÈME TEMPS

Nous abordons la troisième étape de notre parcours : ayant examiné les témoignages des communautés primitives, nous demandons si c'est croyable et ce qu'ils signifient pour nous. Nous sommes devant le fait de la présence de l'Eglise qui est toujours là et dont, comme chrétiens, nous sommes. Selon les évangiles, ce fait prend son origine dans la rencontre de Jésus ressuscité : celui-ci s'est manifesté à des témoins qui l'ont reconnu ; il les a rénovés de fond en comble en suscitant chez eux foi, espérance et charité ; il leur a confié la mission d'être partout les messagers de la Bonne Nouvelle.

I. — Est-ce croyable ?

Cette question est avant tout celle de la cohérence interne de l'expérience rapportée, au sens où la cohérence d'une expérience est la condition minimum pour que celui qui prétend l'avoir vécue ne soit pas en contradiction avec sa condition d'homme, qu'il soit maintenu dans la réalité de son existence, et confirmé en elle. Une illusion pourrait être, jusqu'à un certain point, cohérente en ce qu'elle dit ; mais elle aurait cette incohérence foncière de faire décoller de sa propre réalité d'homme celui qui en serait victime. Peut-on croire les choses qu'on vient de rapporter sans tomber dans une illusion de ce genre et abdiquer plus ou moins la raison et même le sens religieux ?

Nos questions, posées au sujet de cette naissance de l'Eglise, se resserrent autour de deux points : le tombeau trouvé vide et les apparitions.

1. *Le tombeau vide*

Le tombeau vide sera d'une grande importance quand nous nous demanderons ce que signifie pour nous la résurrection de Jésus. Pour l'instant il ne nous retiendra pas longtemps, pour cette très simple raison qu'un tombeau vide n'entraîne aucune question du type de celle que nous venons de poser : tout dépend du sens qu'on

attribue à un tel fait, c'est-à-dire tout dépend de ce que l'on affirme au sujet du défunt déposé là et qui n'y est plus.

D'ailleurs ce n'est pas la découverte du tombeau vide qui est à l'origine de la foi en la résurrection ; c'est, au contraire, à partir de cette foi que le fait du tombeau vide est devenu, pour les chrétiens, non pas probant — ils n'avaient pas besoin de cette preuve qui d'ailleurs n'en est pas une — mais significatif. Pour nous, tout dépend de la résurrection elle-même, manifestée aux disciples par les apparitions et la parole de Jésus se reportant aux Ecritures. Hors de cette foi en la résurrection, le tombeau vide est de l'ordre du fait divers insignifiant, et la valeur historique[19] des documents qui le mentionnent ne préoccupera personne. C'est un fait qui ne prend consistance que dans l'ensemble de l'événement pascal : apparitions, reconnaissance de Jésus vivant, adhésion au mystère, naissance de l'Eglise. Nous passons donc à l'examen de cet événement global, et là nous rencontrons le problème des apparitions.

2. *Les apparitions*

Nous avons tout d'abord à poser correctement le problème. Celui-ci ne porte pas essentiellement sur l'extériorité physique de Jésus par rapport aux hommes auxquels il se manifeste vivant. Et ce n'est pas en cherchant à renforcer les indices d'une telle extériorité que l'on dissipera l'objection a priori selon laquelle une apparition ne peut être qu'hallucination, fabrication subjective : apôtres trompés ou se trompant, sous le coup d'une émotion intense.

Puisque nous ne pouvons traiter des apparitions qu'à partir de ceux qui les ont vécues, c'est à leur témoignage qu'il faut nous reporter. Or, le seul qui ait *directement* parlé et laissé un document écrit de ce qui lui était arrivé c'est saint Paul : voir les lettres où il nous relate sa conversion sur le chemin de Damas[20]. Quelle que soit la différence à maintenir entre les apparitions aux *Onze* apôtres et la rencontre du Christ ressuscité qui renverse Paul le persécuteur, cette dernière a en commun avec les autres une caractéristique décisive : elle a radicalement converti et transformé un adversaire des chrétiens en un apôtre du Christ Seigneur, comme les Onze ont été radicalement convertis de l'incrédulité à la foi, de la faiblesse de l'homme pécheur à la force du témoin de Dieu. Pour ces hommes, l'existence est renouvelée, du tout au tout ; leur attitude est transformée par rapport à la vie, la mort, la souffrance, la destinée humaine. Une telle conversion est l'indice le plus fort

19. *Historique* doit s'entendre ici au sens scientifique du mot. Nous réservons l'épithète d'*historique* à la connaissance, à la certitude que nous pouvons obtenir de tel ou tel fait par les méthodes de l'histoire. Par conséquent tout ce qui est réel n'est pas nécessairement historique. Tout ce qui est historique est certainement arrivé, mais tout ce qui est arrivé n'est pas nécessairement historique. Voir notre article *La résurrection*, dans *NRT* 91 (1969) 1009.

20. *Ga* 1, 13-17. 22-23 ; *Ph* 3, 7-14 ; 1 *Co* 9, 1-2 ; 15, 8-10. *Cf.* XI D, n. 81-96.

que ce qui leur arrive ne vient pas d'eux, mais d'un autre. C'est en ce sens que les apparitions du Christ aux disciples sont objectives, et non pas une pure construction de leur foi. Cet autre est-il hors d'eux, comme un objet qu'on voit et peut toucher, ou en eux ? Voilà une question assez mal posée.

Qu'on y réfléchisse un instant ! Le propre de la résurrection, et nous y reviendrons, c'est justement de faire surmonter l'opposition entre l'extérieur et l'intérieur, le sujet qui connaît et l'objet connu, la réalité spirituelle et la réalité corporelle. Le Christ ressuscité est, quant à lui, présent à l'univers entier, lequel est désormais instauré en lui. Il n'est plus dans le monde, c'est bien plutôt le monde qui est en lui. Il n'est plus ici ou là, et il n'a pas à venir d'ailleurs pour se trouver ici où il n'aurait pas été tout d'abord. Il est lui-même et non un autre, mais, en même temps, il pénètre en tout et tous jusqu'à la racine de leur être, où il demeure comme source de toute vie et de toute énergie. Il n'y a donc pas à l'enfermer dans les limites d'un corps naturel qui est là en face de moi, bien extérieur, comme une chose. Certes il est ressuscité en son corps ; mais ce corps n'est pas assujetti aux conditions de l'existence avant la mort ; certes il est extérieur aux apôtres en ce sens qu'il est lui-même et que c'est de lui que procède leur radicale conversion ; mais il est tout autant intérieur à eux, non pas comme une pensée qu'ils produiraient, mais comme une présence agissante qui les renouvelle.

Par contre, il est clair que les apôtres ne sont pas de plain-pied avec lui, et de la sorte ils lui sont extérieurs au sens physique du mot et bien davantage encore au sens moral. C'est qu'ils ne sont pas passés par la mort et ils commencent à peine à mourir à eux-mêmes, à leurs illusions, à leurs imaginations, à leurs projets étroits. C'est par la foi que s'opère une telle mort ; or la foi, ils commencent seulement de s'ouvrir à elle.

Dans ces conditions, voir le Christ ressuscité, l'entendre et le toucher comme quelqu'un qui est là parmi eux, et non ailleurs, extérieur à eux et non en eux, est une vérité ; et c'est à partir de cette vérité qu'ils progressent dans la foi et la connaissance du don de Dieu qui leur est fait. Mais c'est une vérité assortie d'une limite qui tient à eux : du seul fait qu'il se manifeste à eux, ici, maintenant, le Christ ne peut être pour eux tel qu'il est en sa gloire. C'est bien pourquoi la dynamique des apparitions va à les rendre libres par rapport à un tel signe *particulier* : confirmés dans la foi, l'espérance et la charité par le don de l'Esprit, ils sauront reconnaître la présence agissante du Seigneur partout et toujours, et non pas là seulement où il se montrait à eux de façon *particulière*. C'est ainsi qu'après le temps des apparitions, vient le temps de la présence agissante du Seigneur en tout et tous, comme le montrent les *Actes des Apôtres*.

Et dès lors le Christ ressuscité sera confessé en vérité : visible en cela même qu'il n'est plus vu, agissant en cela même qu'il semble ne pas agir et laisser faire (comme en sa passion), présent dans l'absence ; et ajoutons : absent dans la présence, car il n'est aucune présence particulière, aucune manifestation de sa puissance qui soit à la mesure de ce qu'il est.

Maintenant nous pouvons porter notre attention sur l'essentiel dans les apparitions : la *relation* qui se noue entre les témoins et le Christ qui se manifeste à eux, là et non ailleurs. Cette relation est-elle cohérente ? Le Christ y est-il pleinement lui-même et les disciples pleinement hommes ? S'agit-il bien de la Vie de Dieu

partagée avec des hommes et de l'existence des hommes accédant à cette Vie dans la vérité de leur condition d'hommes ? Verse-t-on ici dans l'imaginaire et l'illusoire, destructeurs de la vérité de Dieu et de l'homme, ou, au contraire, la vie des hommes dans le monde et l'histoire se trouve-t-elle absolument fondée ? Oui ou non, ce qui vient d'en haut a-t-il atteint des hommes dans l'épaisseur de leur existence corporelle, de leur intelligence et de leur liberté ? Est-ce les apparitions du ressuscité qui ont fait exister ces hommes en vérité, ou bien est-ce l'homme qui a fait les apparitions, dans l'imaginaire ? C'est la très vieille question posée aux religions et qui, selon nous, peut trouver ici sa réponse décisive. Tout vient d'en haut et tout advient, en même temps, par les hommes. Dieu et l'homme agissent, non pas chacun à côté de l'autre, comme s'ils apportaient chacun leur part, mais l'un en l'autre ; tout est de Dieu et tout est par l'homme, dans la rencontre où se noue leur alliance.

Rencontre-alliance

C'est de cela qu'il s'agit depuis la création du monde et, plus précisément, depuis l'appel d'Abraham. Dieu intervient et parle : l'homme en est-il comme anéanti ? Non, car c'est plutôt cette intervention et cette parole qui s'anéantissent elles-mêmes dans une action et une parole des hommes. L'histoire d'Israël, où il n'est question que de Dieu, est intégralement faite d'actions et de paroles humaines.

Mais alors, il n'y a rien que l'homme qui se fait et se dit ? Non, parce que actions et paroles des hommes sont, à longueur d'histoire, jour après jour, remises en question. Elles sont passées au crible d'une purification qui va jusqu'à la destruction complète ; et celle-ci manifeste justement ce Dieu anéanti au sein des actions et des paroles humaines. Elle devient ainsi la naissance d'un monde nouveau. Le monde nouveau c'est le monde *à partir* de Dieu ; et c'est comme tel qu'il est, en vérité, monde de l'homme et même fait par l'homme.

Toutes les actions des hommes qui ont tissé l'histoire du peuple d'Israël et toutes les paroles qui ont retenti dans cette histoire sur des lèvres humaines vont à la ruine : destruction de Jérusalem et du royaume de David, exil du peuple et long silence de Dieu ; toutes choses qui semblent bien la négation des paroles de Dieu, des promesses de Dieu, des actions de Dieu en faveur de son peuple, depuis Abraham, Moïse, en passant par David et Salomon... En réalité c'est un accomplissement, mais non comme les hommes avaient pensé.

De la ruine et de l'exil sortent de nouvelles actions et de nouvelles paroles : actions de Dieu ? Actions des hommes ? Paroles de Dieu ? Paroles des hommes ? Nous allons voir. Cette nouvelle tranche d'histoire converge sur l'événement du messie, et en lui l'histoire d'Israël et la parole de Dieu vont encore plus totalement à la ruine. Celui qui portait l'espérance d'Israël est crucifié comme un maudit, et le peuple sera définitivement dispersé. Mais il y a, dans cet événement incompréhensible, une lumière qui permet une nouvelle lecture de l'histoire d'Israël, où ces choses étaient très clairement annoncées. Une nouvelle **écoute de la Parole de Dieu devient possible et les fidèles découvrent le sens**

de prophéties comme celles du Serviteur souffrant, et de tant de psaumes évoquant le destin de l'élu de Dieu. Mystères cachés et manifestés à la fois, mais pour lesquels nous n'avions ni yeux ni oreilles. Cela aussi Dieu l'avait dit en annonçant qu'il donnerait à son peuple un cœur nouveau, des yeux pour voir et des oreilles pour entendre.

> Ne fallait-il pas que s'accomplisse tout ce qui est écrit de moi dans la Loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes ?
> Alors il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures.

Cette relecture et cette écoute avec des oreilles neuves rejaillissent sur l'événement-scandale et, d'incompréhensible qu'il était, il devient source de toute compréhension.

Tout ce que nous venons de dire dépend de cette seule affirmation : Dieu qui agit et parle s'anéantit dans des actions et des paroles des hommes. Et c'est cela qu'il faut non seulement comprendre mais vérifier par l'intelligence de la foi. Or nous avons les moyens de le faire.

Ces moyens nous sont donnés par Dieu même qui n'intervient ni ne parle jamais sans se faire précéder d'une intervention et d'une parole où il s'est déjà anéanti et manifesté. Abraham avait derrière lui des traditions dont les douze premiers chapitres de la *Genèse* se font l'écho. Moïse avait derrière lui Abraham et les patriarches ; David avait derrière lui Moïse, et les Israélites partant en exil avaient derrière eux Abraham, Moïse, David et tous les prophètes. Enfin Jésus crucifié et ses disciples avaient derrière eux toute l'histoire d'Israël. Dans ce passé Dieu est anéanti dans des actions et des paroles humaines qui sont récupérées par le manque de foi des générations suivantes dans le sens de leurs désirs. Mais voilà que surviennent des événements nouveaux qui bousculent, renversent et parfois terrassent les hommes du moment et leur interprétation illusoire du passé. Alors surgit un prophète — un Jérémie par exemple — qui les invite à relire ce passé avec des yeux neufs et à y découvrir, clairement annoncé, cela même qui se produit et qui déroute. On avait lu, dans la tradition d'Israël, de flatteuses garanties au sujet des faveurs divines ; mais c'est un jugement de Dieu sur son peuple qui s'y trouve, en fait, annoncé :

> Malheur à ceux qui soupirent après le jour de Yahvé ;
> Il sera ténèbres et non lumière (*Am 5,* 18).

A la faveur d'une telle conversion, la parole et l'action de Dieu émergent en leur vérité, du sein des paroles et des actions des hommes.

On peut résister, certes, à l'invitation du prophète et à la dure évidence de l'heure présente (ruine de Jérusalem, exil) ; on peut **se fixer dans son idée propre qui trouvera toujours quelque façon**

de « récupérer » l'événement déroutant, comme tenta de faire le faux prophète Hananya (*Jr* 28). C'est verser dans l'imaginaire et la mythologie, au sens où ces termes désignent l'illusion qui masque la parole de Dieu et dispense d'affronter le réel comme il est.

Dans l'histoire d'Israël il s'en est toujours trouvé quelques-uns pour écouter le prophète de Dieu. Il s'en est également trouvé quelques-uns pour écouter ainsi Jésus : nous leur devons d'être ce que nous sommes.

On voit combien la rencontre du Dieu vivant est, pour les hommes, affaire d'intelligence et de liberté : intelligence de leur propre histoire, de leur propre existence, et décision par rapport à cette histoire, dans un présent qui est toujours articulation d'un avenir sur un passé vérifiable. La décision est victoire sur l'imaginaire et, alors, entrée dans une réalité plus réelle.

Rencontre du Ressuscité

L'événement qui surgit dans le présent, ou mieux, qui constitue le présent est d'abord une déroute : idées des hommes et routines sont réduites à néant. Mais c'est justement ce balayage qui rend possible une meilleure lecture du passé, si un prophète est là qui la propose. Jésus est crucifié, et toutes les imaginations sur le messie sont volatilisées :

> Nous espérions, nous, que c'était lui qui délivrerait Israël (*Lc 24*, 21).

Mais Jésus est encore là, et cette relecture, à la faveur de sa présence et de sa parole, a été proposée :

> Je vous donnerai un cœur nouveau et un esprit nouveau, avait dit Dieu (*Ez 36, 26-27*, parmi bien d'autres). — Il leur ouvrit l'esprit à l'intelligence des Ecritures.

Tout a été balayé par le fait de la crucifixion. Et cette fois l'opération a été si radicale que plus rien n'en sortirait, si Dieu en personne ne prenait une initiative sans commune mesure avec ses interventions précédentes : Il ressuscite Jésus, le Christ, qui se manifeste aux siens.

Comme toujours, et bien davantage encore, cette initiative commence par dérouter : ils ne comprennent pas, ils ont peur, comme l'a fortement noté saint Marc. Ils le prennent pour un fantôme. Mais aucun fantôme ne flotte dans la maison ; bien au contraire ce sont les fantômes qui traînaient depuis des millénaires dans les esprits des hommes, et singulièrement du peuple d'Israël, qui sont maintenant dissipés. A la faveur d'une nouvelle intelligence des Ecritures, ils le reconnaissent. C'est Jésus vivant et, en lui, l'action de Dieu en personne. Qui a parlé ? Qui a agi ? Dieu ou les hommes ? On ne répond pas à cette question à la place du voisin : c'est une affaire d'intelligence et de liberté, comme on l'a dit. Mais si c'est Dieu, comme je le confesse, sur la base d'une histoire qui s'étend d'Abraham à nos jours, il n'est que trop clair **que ni la parole ni l'action des hommes ne s'en trouvent anéanties ; elles ne**

sont même jamais autant parole et action des hommes que dans cette confession pourtant toute *de* Dieu.

Notons enfin que la reconnaissance du Seigneur ne s'affermit que pour ouvrir à l'avenir et lancer vers lui : « allez enseigner toutes les nations ».

Cette logique de l'expérience des apôtres est celle de l'existence chrétienne. Ici, maintenant, aujourd'hui, ce qui arrive, événement majeur pour la collectivité ou incident particulier de ma vie, est initiative de Dieu qui, d'une manière ou d'une autre, me met hors de chez moi, hors de mes idées, de mes projets, de mes habitudes.

Et c'est à n'y rien comprendre. Tant mieux, car c'est la condition requise pour une meilleure lecture de ma propre histoire jusqu'à ce jour. A la faveur de cette relecture, je découvrirai peut-être que ce qui arrive était annoncé de longue date et préparé ; et je penserai qu'il est sans doute intelligent de comprendre et de trouver très bien d'être ainsi bouté hors de chez moi vers l'avenir où j'avance avec la force qui me vient d'un tel événement. Ce qui arrive, c'est justement ce que faisait Dieu depuis le commencement ! Me voilà donc un peu plus alerte sur les chemins de la Bonne nouvelle. Tout est de Lui, et tout est par moi.

On peut ne pas croire en une histoire animée d'une telle logique concrète, histoire de Dieu avec les hommes. Mais on peut trouver aussi que c'est croyable et qu'après tout c'est non seulement un éclairage sur la vie, mais un fondement pour la pratique : car se révèle ici comment fonctionnent l'intelligence et la liberté dans le tissu de l'histoire que Dieu fait en nous donnant de la faire.

Croyable. Mais est-ce que j'y crois ? La décision ne dépend pas seulement des renseignements donnés par le témoignage des communautés primitives, ni des indications concernant la logique interne de leur expérience. La décision passe par une relecture effective de ma vie jusqu'à aujourd'hui, dans la lumière de ce passé mieux compris. On revient ici à ce dont on était parti : des faits de mon aujourd'hui, qui étaient des questions et qui, entre-temps, sont peut-être devenus des *signes*.

Ici on peut éprouver de la frayeur jusqu'au mutisme, comme l'a noté saint Marc ; ou au contraire jubiler dans une attente pleine d'espérance, comme l'a dit saint Luc des apôtres « revenus à Jérusalem en grande joie, et qui étaient continuellement dans le Temple à louer Dieu ». On peut encore être dans la certitude, déjà, et à l'heure de la force de la foi en sa Présence, comme le rapporte saint Matthieu.

Est-ce qu'on peut être enfin tout à fait en dehors de l'affaire ? Sans doute. Mais de cela aucun évangéliste n'a parlé.

II. — Que signifie pour nous la résurrection du Christ ?

Si la résurrection du Christ a sens pour nous, ce sens fonde une espérance qui commencera à se réaliser, dès maintenant, dans **notre existence. Les deux questions sont liées : intelligence de la**

foi et existence selon cette foi. Y répondre suppose que nous réfléchissions d'abord à ce qu'est notre corps.

Le corps et l'esprit

Extirpons un préjugé. Notre corps n'est pas seulement une chose extérieure, comme si l'intériorité était à placer ailleurs : dans la conscience, la pensée. De cette représentation bien sommaire du corps comme chose et rien que chose, s'ensuit généralement cette idée que le divin est censé se manifester seulement dans l'intérieur de la pensée, à la rigueur dans les formes les plus nobles du sentiment, mais certainement pas dans les choses sensibles, le monde ou notre corps. On va même volontiers jusqu'à juger que seul un sens religieux médiocre et grossier imagine des manifestations du divin dans la réalité matérielle. Selon certains, le christianisme n'aurait pas échappé à de tels errements, et cela depuis saint Paul, qui aurait mêlé à la pureté de la prédication de la Parole d'assez grossières histoires d'apparitions. Il aurait ainsi fallu attendre notre vingtième siècle et quelques-uns de ses exégètes les plus célèbres pour retrouver la pureté de la foi.

En fait cette manière de voir est parfaitement erronée et à rebours de ce que les meilleurs, chrétiens ou non, ont essayé de comprendre et de dire, au moins dans les périodes les plus vigoureuses de l'expérience religieuse et de la pensée. Artistes, mystiques — et quelques philosophes aussi — ont compris et tenté de nous faire comprendre que la vérité, en ses formes les plus hautes et les plus exactes, dépasse les oppositions et contradictions selon lesquelles nous existons dans le monde. Oppositions qui tiennent à notre condition dans l'espace et le temps : l'intérieur et l'extérieur, l'intelligible et le sensible, la vie corporelle et la vie spirituelle, etc. Nous existons bien dans des conditions marquées par ces oppositions-là, qui deviennent même souvent des contradictions pénibles ; mais, en même temps, nous sommes toujours en route, si nous le voulons bien, vers quelque avenir où pourrait se révéler une certaine unité des contraires, à la fois simple et mystérieuse. Ainsi le prophète Isaïe évoque ces temps messianiques de réconciliation et de paix où vivent en bonne entente des êtres qu'on n'a pas l'habitude de voir ensemble :

> Le loup habite avec l'agneau,
> la panthère se couche près du chevreau,
> veau et lionceau paissent ensemble
> sous la conduite d'un petit garçon.
> La vache et l'ourse lient amitié.
> Le nourrisson s'amuse sur le trou du cobra,
> sur le repaire de la vipère l'enfant met la main (*Is 11,* 6-8).

Et pourquoi le corps ne serait-il pas le rayonnement de l'esprit et l'esprit la réalité même du corps ?

Nous sommes d'ailleurs déjà constitués selon cette unité commençante : corps physique vivant et d'autre part intelligence et volonté, nous sommes affectivité et imagination, c'est-à-dire unité du corps en sa réalité la plus charnelle et de l'intellect en ses abstractions les plus universelles. Les trois se recouvrent : corps physique, corps animé par un psychisme, intellect (intelligence et volonté). **Leur unité commençante c'est précisément notre esprit en train de**

devenir lui-même. L'esprit n'est pas à mettre du côté de la pensée plutôt que du côté de la chair ou de l'affectivité. Il ne cesse de ressaisir ces trois aspects de nous-mêmes, de se faire en eux et par eux et de les faire ce qu'il est ; comme, à l'inverse, il est conditionné par eux.

Il n'en demeure pas moins que nous vivons dans les oppositions que nous avons dites. Elles sont d'ailleurs d'une grande importance : c'est grâce à elles que nous pouvons devenir ce que nous sommes. Ainsi, sans cette opposition majeure entre nous-mêmes, comme sujets conscients qui pensent et travaillent, et le monde ambiant en face de nous, nous serions, comme les animaux, immergés dans la nature, parcelles de vie dans le vaste mouvement de la vie. C'est parce que nous pouvons prendre du recul par rapport à notre monde et, jusqu'à un certain point, le fixer sous notre regard, que nous pouvons le transformer par le travail et l'aménager en monde humain, nous faisant en même temps nous-mêmes un peu plus hommes parmi les hommes.

Mais il convient de ne pas considérer cette situation comme un absolu. Peut-être venons-nous d'une situation antérieure où nous étions davantage un avec toute chose : l'enfant dans le sein de sa mère, ou même après la naissance, avant que sa conscience ne se fortifie. En tout cas, à considérer la direction que nous indique le prophète Isaïe, et, tout aussi bien, à leur façon, les poètes, les peintres, les saints, et quelques autres, il semble bien que nous soyons destinés à connaître, au moins un peu, si nous le voulons, une existence plus unifiée de l'esprit et du corps, dans une certaine communion avec les choses et avec les autres. C'est dans cette direction que tend le meilleur de nos efforts ; et c'est cette pleine unité qui est annoncée comme le don de Dieu par excellence.

Dans ces perspectives, nous allons maintenant évoquer notre corps dans ses conditions présentes et son devenir, qui est tout aussi bien l'histoire de notre liberté se faisant peu à peu dans le monde.

Les divers aspects de notre être corporel

1. Tout d'abord un corps est une chose lourde, opaque et qui sépare : il est là et impose des limites ; il est même plutôt tout un agrégat de limites. Il m'enracine dans l'univers et me met en relation avec lui ; il est même ma relation avec celui-ci, monde physique et humain. Mais par lui je suis situé, délimité et déterminé. Je suis ici et non ailleurs, je suis garçon et non pas fille, ou l'inverse. En mon corps j'éprouve que j'ai été fait par d'autres qui m'ont mis au monde ; et je continue, tous les jours, d'être façonné par le monde ambiant.

On comprend qu'on ait pu appeler ce corps une prison : il est des heures où je subis très fort les déterminismes qui agissent sur moi par lui. Mais, à l'inverse, on éprouve aussi qu'un corps vivant est une maison très bien ornée, équipée et largement ouverte sur le dehors. Si bien que pour les autres je ne suis pas tant un prisonnier derrière ses barreaux qu'une présence expressive et active, pleine de charme parfois.

D'ailleurs l'anatomie du corps, sa vie interne et ses fonctions nous font comprendre combien cette chose pesante est, bien plutôt qu'un agrégat de matière, un foyer d'énergies puissantes et souples, une merveille d'équilibre toujours rompu et toujours reproduit, une unité qui s'exprime, se communique, agit. Cette masse de cellules vivantes soutient et nourrit des fonctions qui, à leur tour, développent une vie psychique par laquelle notre énergie vivante atteint les régions de l'affectivité supérieure, de l'intelligence et de la volonté où s'épanouissent nos actes libres ; ainsi se tissent peu à peu notre histoire personnelle et notre histoire sociale. A chaque instant quelque chose meurt en nous, mais c'est le prix d'une naissance à plus de vie et de liberté.

2. C'est ainsi que ce corps, par une éducation appropriée qui favorise et prolonge ses activités élémentaires, par un entraînement (le sport par exemple, mais aussi bien toute discipline requise par les compétences et les métiers les plus divers), va réaliser des prouesses : celles du pianiste, celles de l'artisan qui manie son outil avec une maîtrise parfaite, celles de la mère qui soigne un nourrisson, celles de l'ingénieur...

Ce corps devient souple, fort et en même temps d'une légèreté bondissante — et bondir c'est franchir ses propres limites —, tel le danseur qui traverse le plateau en deux sauts et occupe toute la scène ; ou encore cet avant-centre d'équipe de foot-ball qui se trouve partout à la fois sur le terrain. Un minimum d'effort : un maximum d'effet. Une détente vive du pied et la balle est à l'autre bout du terrain déjà renvoyée dans les buts. Et ce couple de patineurs sur glace ! Ils tournent, se croisent, se joignent et se séparent et se rejoignent encore : il l'entraîne par une seule de ses mains ; elle se laisse soulever, rattachée à lui par un seul de ses doigts, elle vole ! Où sont-ils ces deux corps qui deviennent comme une trajectoire immatérielle, un cercle qui se trace dans l'espace, une eau qui s'écoule, un pur mouvement ?

Quand ses énergies se déploient, un corps devient ainsi *moyen de communiquer* et d'occuper tout l'espace. Comme un outil qui se crée lui-même et se modifie à mesure. Mais il faut dire plus : un corps devient l'*expression rayonnante* de la vie, de la force, de la beauté, de l'intelligence qu'il est, à raison même de ce déploiement.

Moyen de communiquer : comme il apparaît dans le travail où le corps devient l'instrument vivant des désirs, des pensées et du vouloir. Par nos corps nous créons un réseau illimité de communications : la parole, le geste, mais aussi le produit de nos travaux, les routes, les moyens de transports, toute une civilisation.

Expression rayonnante : comme dans la danse ; ou comme un tableau de maître, un Vermeer par exemple, dont les toiles resplendissent de lumière.

Et les deux ne font qu'un, quand l'opération technique la plus réussie, **où le corps aura été l'instrument souple et vigoureux, économe de ses moyens**

et très puissant dans ses effets, parviendra à la beauté d'un acte tout gratuit. Ainsi ce « shoot » au but, qui achève une « descente » des équipiers, réalisée comme une danse.

Ce corps particulier, limité (voir ci-dessus, p. 374) s'universalise en déployant son activité comme au-delà de ses propres limites. Comme le danseur remplit la scène, les hommes par leur travail remplissent le monde de leur propre réalité corporelle. Tous les produits du travail et de l'art, depuis la plume qui me sert à écrire ces lignes jusqu'aux fusées des cosmonautes, sont le prolongement des corps des hommes, ou mieux leur présence corporelle active, étendue à l'univers entier. A la limite, l'univers entier devient le corps des hommes. Mais bien sûr, ce corps ne deviendrait pas cet universel, si l'univers tout d'abord ne se trouvait déjà en l'homme le plus limité, sous la forme des images et des pensées qui remplissent son esprit, et si, dans le travail et l'art, celui-ci ne consentait pas les plus durs sacrifices. Cette remarque nous conduit au développement suivant.

3. Comment passons-nous de notre corps particulier à l'universalité (encore corporelle) de notre existence agissante dans l'univers ? Par les décisions et les actes de ces sujets pensants et travaillants que nous sommes et qui consentent le rude sacrifice de leur petit monde *particulier* pour se retrouver avec les autres dans l'univers. Nous sommes des sujets *singuliers,* centres d'action et de réaction qui élaborent, en leur particulier, ces décisions et ces actes qui les ouvrent à l'univers et leur font réaliser un monde.

Nous avons ainsi dégagé trois notions remarquables, indispensables pour nous penser nous-même comme être corporel.

a. Je suis un corps particulier, fait par d'autres : mes parents, la société et l'univers physique lui-même. Et ces autres me rappellent à tout instant : tu es ceci et *tu n'es pas* cela. Une *négation* est ainsi exercée sur moi, qui ne vient pas de moi.

b. Par contre, comme sujet singulier qui me décide par moi-même, j'ai ce pouvoir de la négation ; je me décide et ainsi me limite, consens à des sacrifices ; et je travaille : j'exerce cette même négation sur ce qui n'est pas moi (et, tout autant, sur moi-même).

c. Quant à l'universel, il est l'ensemble interhumain que nous créons et dans lequel nous nous mouvons ; et, sous cet aspect, il est passif. Mais en même temps il est actif : comme univers physique et humain, il exerce une action transformante sur tous **et chacun, et c'est lui qui leur donne de penser, de décider et d'agir.**

Si l'univers et la société n'étaient pas déjà là, nous ne serions pas ; et s'ils n'étaient déjà en nous, sous la forme des sentiments, des images mentales et des pensées, nous pourrions sans doute agiter dans le monde notre petite particularité, tel un insecte rapidement dévoré par le grand tout, mais nous ne pourrions pas l'utiliser et la dépasser pour réaliser une œuvre. *Une œuvre de la liberté.*

Le corps du Christ ressuscité

Dans la résurrection, le corps est spirituel ; en lui et par lui se trouve réalisé le dépassement définitif des oppositions qui, dans notre condition de pécheurs, souvent se durcissent en d'éprouvantes contradictions. Le corps est alors esprit et l'esprit est incarné parfaitement dans la chair qui rayonne de sa splendeur. Nous confondons, à l'ordinaire, l'esprit et la pensée (la pensée abstraite que nous formons par notre intelligence). En réalité cette pensée abstraite est bien le contraire de la réalité corporelle, mais, comme telle, elle n'est pas l'esprit.

Du corps spirituel, on ne peut se faire une idée qui ait son exact répondant dans la réalité actuelle atteinte par nos sens et dite au moyen des notions abstraites formées par notre intelligence. Nous ne pouvons pas dire positivement ce qu'est le corps spirituel, parce que nous ne pouvons pas dire, directement, ce qu'est le dépassement effectif des contraires dans lesquels nous vivons. Nous pouvons seulement le désigner par des analogies. Nous en avons employé quelques-unes, celle du danseur, par exemple, qui unifie si merveilleusement déjà les contraires, en occupant un large espace bien au-delà des limites de son corps. Ses mouvements ne cessent de *nier* ce qu'il est dans ses *étroites limites,* pour l'accomplir dans l'*univers* de la danse. Pour penser le corps spirituel il faut essayer de comprendre cette négation poussée à la limite : c'est la mort qui nie mon être particulier, le sujet singulier que je suis, et même l'univers en tant qu'il était mon univers.

Si cette mort est seulement subie, elle est pure destruction. Un corps roué de coups ne produit pas un danseur, alors même que pour devenir un danseur il faut consentir à supporter plus de courbatures que n'en procurera jamais la plus sévère correction. *Consentir.* La mort, comme sacrifice volontaire, est cette négation radicale par où l'on accède à l'univers de la résurrection, comme le plus rigoureux des entraînements fait accéder à l'univers de la danse.

Le seul qui soit mort par pur sacrifice volontaire, c'est le Christ ; il est donc le Premier à être entré dans la résurrection, il est même devenu le Principe de la résurrection. Si nous concentrons notre attention sur la liberté du Christ qui consent à un tel sacrifice, nous comprendrons, pour autant que nous le puissions, ce qu'est la négation poussée à la limite ; et dès lors toutes les analogies qui évoquent le corps spirituel seront éclairantes. Par sa mort le Christ meurt à toutes les limites qui constituent un homme et à tous les péchés qui replient les hommes dans ces limites. Mais cet acte est volontaire : il n'est donc pas l'abolition de ce qu'est le Christ comme

individu particulier, il est au contraire l'expression la plus haute et la plus parfaite de cette individualité particulière se faisant universelle, principe de communication entre tout ce qui est (*médiateur*) et expression parfaite de la splendeur de Dieu dans un monde fini.

Le Christ qui meurt est l'acte parfait de l'obéissance et du sacrifice volontaire. Sa liberté est cet acte et rien que cet acte. Le Christ, cet homme de chair et de sang qui porte les péchés du monde, passe intégralement dans cet acte ; il est cet acte, sans *résidu* aucun. Sa mort est donc résurrection commençante. Il ressuscite, c'est-à-dire que son être particulier corporel, bien loin d'être disloqué, dissout et aboli comme il arriverait par l'effet d'une mort naturelle seulement subie, se trouve exprimé et parfaitement accompli dans et par l'acte de son sacrifice. La mort de cet être particulier est la manifestation la plus éclatante de sa vie ; il est révélé ici qu'il est la Vie. Son corps de résurrection n'est donc rien d'autre que l'accomplissement et l'expression parfaite de sa liberté : il est cette liberté devenue absolument elle-même et se manifestant pour ce qu'elle est. Son corps de résurrection est expression rayonnante de cette liberté ; c'est-à-dire qu'il est en même temps moyen de la parfaite communication entre tous, puisque l'acte de cette liberté consentant à la mort est l'acte de la mise en rapport de Dieu avec les hommes et des hommes entre eux (médiation, réconciliation).

Nous retrouvons ici les deux notions par lesquelles nous avons défini le corps dans la mesure où, par le travail, c'est-à-dire par le sacrifice (la négation exercée sur soi-même et sur le monde), il devient universel et même univers. Moyen de communication, expression rayonnante. Un tableau du peintre Vermeer est rayonnant de lumière intérieure et fait ainsi communiquer les hommes avec la beauté. Couleurs lumineuses, formes de ce corps de femme assise devant une table ! Intérieur de lumière devenu extérieur, et auquel tous communient.

Le Christ ressuscité est la Liberté, la Grâce — don du Père, qui, par la mort volontaire, a détruit toutes les contradictions et rendu effective entre les hommes et avec Dieu la communication, disons même la communion. Comme tel, le Christ est lui-même plus que jamais. Comment ne le serait-il pas ? La danse abolit-elle le danseur en le dissolvant dans l'espace, ou n'est-elle pas plutôt le danseur dans sa parfaite et stricte individualité particulière ?

Jésus n'est jamais plus Jésus de Nazareth que dans l'éclat de sa souveraineté universelle, le Seigneur, Principe de la vie et de l'universelle communication. Unité des contraires [21].

---

21. Notre langage imagé ne doit pas tromper ; il cache des analyses théologiques précises relatives à la mort du Christ comme négation qui fait passer du monde clos où celui-ci s'est incarné en revêtant une chair de péché à l'universel de la communication (royaume de Dieu). Voir *La résurrection*, dans *NRT* 91 (1969) 1033-1037.

Les apparitions

Si tel est, en son corps, le Christ ressuscité, il ne peut pas ne pas se communiquer. Et c'est ce qu'il fait « en descendant aux enfers » délivrer les hommes du passé et en se manifestant aux hommes du présent et de l'avenir, à commencer par ses disciples. La résurrection n'est pas un acte isolé concernant la seule individualité de celui dont le corps avait été déposé au sépulcre. Elle est l'événement universel : le Christ y fait participer toute chair, en se communiquant aux siens et, par eux, à l'univers entier des hommes et des choses.

Cette communication commence de la façon la plus particulière, *là même* où s'est accompli le sacrifice volontaire qui est à son principe, et où se trouve, dans la peur et le désarroi, le germe de l'Eglise. Et c'est par la voie de la particularité (à partir de ces hommes qui sont là) qu'elle s'étendra, de particulier en particulier, au gré des décisions personnelles, à l'univers entier. Car, encore une fois, le passage à l'universel ne détruit pas le particulier, il l'accomplit en le promouvant à sa pleine vérité. La danse ne détruit pas le danseur ; elle le fait être ce qu'il est vraiment. Cette histoire commence donc par les apparitions dans lesquelles le Christ rejoint les siens là où ils sont : non seulement dans la chair mais encore dans l'incompréhension et la perte de leur foi.

Mais puisque son corps est le rayonnement de sa Liberté, ou mieux sa Liberté rayonnante qui pénètre toute réalité à commencer par celle de sa propre chair particulière, il ne peut être d'emblée reconnu par des gens qui ne sont nullement au niveau de cette Liberté. Un individu sans culture aucune ne distinguerait guère entre un Vermeer et une affiche publicitaire. Les disciples ne font pas, tout d'abord, de différence entre le Christ ressuscité et un voyageur, un passant ou un fantôme : ils ne le reconnaissent pas.

Ce n'est d'ailleurs jamais avec les seuls organes de la vue que l'on reconnaît quelqu'un ; il y faut aussi la médiation de la mémoire et de l'intelligence. Cette médiation s'accomplit, pour l'ordinaire, de façon si spontanée qu'on ne la remarque pas. Il faut un incident cocasse pour en prendre, soudain, conscience. Comme il arrive, parfois, quand on dit bonjour, sans le reconnaître, à quelqu'un qu'on connaît pourtant de longue date.

Ou encore, chose plus grave, n'est-il arrivé à aucun couple, à la fin de la dernière guerre, de se retrouver, mari et femme, sans se reconnaître vraiment ? Non seulement parce que les joues se sont creusées, mais parce que, pour chacun, pendant ces cinq années de guerre et de captivité, trop de choses se sont passées auxquelles le conjoint n'a pas accès. On ne se comprend plus : ce n'est plus lui ; ce n'est plus elle.

Ainsi le Christ a franchi, dans un acte d'absolue liberté, plus qu'une guerre et cinq ans de captivité : le seuil de la mort, tandis que ses disciples s'effondraient dans le manque de foi et le désarroi. Les voilà donc radicalement séparés, au moment même où ils se retrouvent. Il faut qu'il les mette à l'heure de sa Liberté, qu'il leur fasse franchir, dans une certaine mesure, le seuil

de la mort et qu'ils se trouvent ainsi de plain-pied avec lui[22]. Ce qu'il fait en suscitant en eux la foi (croire c'est mourir librement), à la faveur d'un retour sur le passé récent et sur le passé plus lointain, l'histoire d'Israël consignée dans les Ecritures.

L'événement de sa mort a marqué la fin de presque toutes les illusions[23] qui ont empêché les juifs, disciples inclus, d'entendre la Parole de Dieu comme elle était dite. Ils peuvent donc commencer à comprendre, et comprennent en effet. Dans un même acte d'intelligence et de foi, ils reconnaissent celui qu'ils voient. Mais c'est pour être poussés aussitôt sur les chemins de l'avenir : « De cela vous êtes témoins ».

Le même principe, à savoir que le corps du Christ ressuscité est rayonnement de sa Liberté et moyen de l'universelle communication, permet de comprendre des épisodes aussi curieux que celui où le Christ, pour convaincre les siens, demande quelque chose à manger (*Lc 24,* 41).

On est tenté de voir dans cette affaire un petit coup de pouce de saint Luc, qui, vraiment, « irait un peu trop loin » dans sa démonstration. Etait-ce convenable de présenter le Christ ressuscité prenant de la nourriture ? Pourtant la chose n'est pas dénuée de sens. Le Christ ressuscité n'a certes pas *besoin* de nourriture pour sustenter sa vie, lui qui est le principe de toute vie, nourriture par excellence, dans l'unité de son corps et de son esprit. Par contre, n'est-il pas celui en qui tout être est *consommé* et devient un élément du corps universel du « Premier-Né de toute créature, en qui tout subsiste » (*Col 1,* 15-17) ? Le Christ ressuscité est le Seigneur entré dans sa gloire et sa souveraineté sur toute créature. L'univers et l'histoire subsistent en lui. Ressuscité en la particularité de son corps, il est, désormais, le Seigneur qui contient tout en lui, en vérité. L'univers est son monde ; telle est sa vérité, et cette vérité est actuelle pour le Christ, en même temps que, *pour nous,* elle doit encore advenir. Mais c'est précisément à cet avènement que le Christ travaille en se manifestant aux siens et en leur communiquant la foi, l'espérance, le don de l'Esprit.

Dès lors, se manifester aux siens, leur parler, ou consommer « un morceau de poisson grillé » (*Lc 24,* 42), c'est tout un. C'est l'œuvre qui lui est propre : faire sienne toute créature comme élément de son propre corps. L'acte de manger, ici, annonce les

---

22. On comprend dès lors pourquoi le Christ ne pouvait pas se manifester à ceux qui n'avaient pas cru en lui durant sa vie mortelle. Ceux-là n'étaient pas en état de faire sur leur passé un retour éclairant. Ils ne l'auraient donc pas reconnu. Ou alors une apparition du Christ à eux aurait été la fulguration qui terrasse et convertit (ou condamne définitivement) dans l'instant. Ce qui est arrivé à Paul sur le chemin de Damas. Mais ce n'est pas la manière habituelle de Dieu. Pour de bonnes raisons, sans doute ! (Fulguration qui convertit *ou condamne* ... !)

23. Les apôtres en garderont cependant quelques-unes encore, un certain temps. Se rappeler leur question à Jésus au début des *Actes* : « Est-ce en ce temps-ci que tu vas restaurer la royauté en Israël ? » (*1,* 6).

travaux qu'il opérera par ses témoins et tous les membres de son corps, jusqu'à la consommation du monde en lui.

Le tombeau vide

C'est encore la même réflexion sur la Liberté du Christ, et spécialement sur l'acte d'obéissance au Père dans le don de sa vie, qui permet de comprendre le sens du tombeau vide [24] et nous aide à poser correctement la question de notre propre résurrection.

Comme organisme vivant [25], notre corps croît, décroît et meurt. Entre cette croissance et cette décroissance passent les énergies qui traversent toute l'épaisseur de notre psychisme jusqu'à l'intelligence et la volonté, bref jusqu'à la liberté qui, nourrie par elles, se réalise en une histoire déterminée : mon existence personnelle et sociale à telle époque, en telles régions. Cette croissance et cette décroissance sont la forme la plus élémentaire de ce qui se reproduit au niveau de ma liberté : celle-ci s'affirme et se renonce pour une plus haute affirmation de moi et de tous, ou mieux de moi par tous les autres (auxquels je me sacrifie) et des autres par moi. Mon être particulier tant corporel que spirituel n'est pas seulement du côté de cet organisme cellulaire voué à la décroissance et à la mort et qui finalement, sous cet aspect de dégénérescence fatale, tombera en poussière comme un résidu. Mon être particulier, tant corporel que spirituel, est tout autant du côté de ces énergies qui sont nées dans mon corps et qui par le jeu de la croissance et de la décroissance vont se réaliser en œuvres de ma liberté dans une histoire, au prix de sacrifices volontaires. S'il y a résurrection de mon être particulier, corporel, ce n'est pas la résurrection de ce résidu, c'est-à-dire de mon être corporel sous l'aspect où il *ne serait pas passé* dans les énergies qui ont nourri ma liberté et ses œuvres. La résurrection m'atteint là où, à l'instar du Christ, j'ai consenti au sacrifice volontaire qui met ma particularité corporelle-spirituelle au service d'un monde à faire naître et grandir jusqu'à sa plénitude. Mais ce sacrifice volontaire, j'y consens en vertu de tout ce que je suis, corps, psychisme et intellect ; c'est dans les énergies montant du plus profond de mon être de chair et de sang que je puise la force élémentaire d'y consentir. Dès lors il n'y a aucune raison que le jeu de croissance-décroissance d'où sont sorties ces énergies ne soit, en retour, pénétré

---

24. Nous ne reprenons pas la question du fait du tombeau vide. La tradition qui atteste ce fait paraît solide. Nous nous rangeons, sur ce point, à l'avis de Jean Delorme. Voir *La Résurrection du Christ et l'exégèse moderne*, coll. *Lectio divina*, 50, Paris, Cerf, 1969, p. 140-143 ; cf. XLD, p. 160-162 ; 265-271.

25. L'idée que nous allons développer nous a été suggérée par un article du P. J. Moingt, où elle se trouve d'ailleurs sous une forme différente : *Immortalité de l'âme et/ou résurrection*, dans *Lumière et Vie* 21 (1972) 72-73.

à l'intime par la réalité de cette décision librement consentie de faire un sacrifice de moi-même. Dans cette mesure, le résidu dont nous avons parlé n'est pas seulement résidu ; il est plutôt, partiellement au moins, holocauste [26]. Ce qui en d'autres termes se dirait ainsi : on peut mourir de décrépitude, on peut mourir à la tâche. Fatalité de la nature d'un côté ; holocauste volontaire de l'autre.

Il n'y a pas à chercher à s'imaginer ce que peut être la résurrection d'un résidu de la décrépitude : il n'y en a pas. La résurrection ne peut être que résurrection de l'holocauste. C'est pourquoi le seul qui se soit acquis par son entier sacrifice volontaire la résurrection pour lui-même (et pour toute chair en lui) c'est le Christ : celui en qui la mort a été pur holocauste, sans rien de la fatalité d'une décrépitude naturelle. Il n'y a pas de résidu dans sa mort, parce que son sacrifice volontaire a été si total qu'il a reflué sur le plus profond de son être corporel dont étaient montées toutes les énergies de sa liberté. Voilà pourquoi le tombeau est vide au matin de Pâques : « il n'a pas connu la corruption ».

Nous, par contre, qui avons péché et restons marqués par le péché dans tout ce que nous faisons, notre sacrifice volontaire est bien devenu possible et réel dans le Christ : nous mourrons dans le Christ, c'est-à-dire non par fatalité naturelle mais par décision volontaire et libre consentement. Mais ce sacrifice n'est pas aussi parfait ni aussi radical que celui du Christ : à notre mort physique il n'a pas encore atteint les dernières profondeurs de notre être. Aussi notre mort reste-t-elle en partie fatalité de la nature, que nous subissons. Sous cet aspect, elle comporte un résidu qui va à la corruption et se disperse dans l'univers.

Si nous nous posons la question de la résurrection de ce résidu en restant bloqués sur lui, nous sommes dans l'impasse : nous nous posons une question et nous nous enlevons les moyens d'y répondre. Il faut comprendre que ce qu'il y a de sacrifice volontaire dans notre mort commence d'être atteint par la résurrection sur les lieux mêmes où nous consommons ce sacrifice. Quant à ce résidu qui n'est pas encore atteint par la résurrection, il est pour les autres le signe que nous étions, chacun, un pauvre pécheur. Toutefois la victoire du Christ sur la mort est si totale qu'aucun résidu finalement ne lui échappe. Mais il faut attendre la fin, pour voir cette splendeur de la résurrection ressaisir en elle toute chair mortelle jusqu'au dernier élément du monde.

Il y a des glands, il y a des chênes. Qui n'a vu que des glands ne peut pas se représenter un chêne : nous ne pouvons pas nous représenter notre corps de résurrection. Mais qui voit un chêne

26. Nous prenons ce terme au sens strict : sacrifice dans lequel la victime est *entièrement* consumée par le feu, en sorte qu'il ne reste *rien*. Le feu symbole de l'amour ! « Vive flamme d'amour » !

ne doit pas demander sous quelle forme particulière le gland subsiste en lui. Il n'y subsiste pas autrement que comme ce chêne.

> Mais, dira-t-on, comment les morts ressuscitent-ils ? Avec quel corps reviennent-ils ? Insensé ! Ce que tu sèmes, toi, ne reprend vie, s'il ne meurt. Et ce que tu sèmes, ce n'est pas le corps à venir, mais un grain tout nu, du blé par exemple, ou quelque autre semence ; et Dieu lui donne un corps à son gré, à chaque semence un corps particulier... Ainsi en va-t-il de la résurrection des morts : on sème de la corruption, il ressuscite l'incorruption ; on sème de l'ignominie, il ressuscite de la gloire ; on sème de la faiblesse, il ressuscite de la force ; on sème un corps animal, il ressuscite un corps spirituel (*1 Co 15*, 35-38. 42-44).

III. — Que pouvons-nous espérer, aujourd'hui ?

Le Christ, en réveillant la foi des siens et en l'élevant jusqu'à l'adhésion au mystère pascal, les rassemble en une communauté dans laquelle ils commencent d'éprouver la joie de la réconciliation et de l'unité. Ce que le Christ porte en lui, l'univers réconcilié, commence de se communiquer, et c'est l'Eglise naissante, prémices et signe de la réconciliation finale entre les hommes et avec Dieu.

C'est dans et par la communauté que les disciples vivent et vérifient le mystère de la résurrection de Jésus. Ainsi n'est-il pas faux de dire que la naissance de l'Eglise confessante et proclamant la Parole de Dieu *est* la résurrection de Jésus, si l'on comprend que Jésus ressuscité en son corps est le principe de cette naissance. Mais plusieurs, aujourd'hui, qui affirment, non sans vérité, que la résurrection de Jésus *c'est* l'Eglise naissante, court-circuitent la résurrection personnelle de Jésus en son corps. Ils s'enlèvent à eux-mêmes la base de leur affirmation et introduisent l'erreur dans la vérité.

Cette Eglise qui a la foi passe par la purification suprême de l'Ascension : le Christ lui est enlevé, en un sens. Pour elle, désormais, celui-ci n'est plus ici ou là, au Cénacle ou aux bords du lac, visible en une apparition particulière : il est partout dans l'Eglise, dans le monde. Il est la vie de l'Eglise et promesse de vie pour le monde. Pour une telle foi, le Christ est vraiment ce qu'il est en lui-même : centre et principe en qui tous se connaissent concrètement eux-mêmes et mutuellement, et donc en qui tous sont frères, réconciliés et unis. Le corps du Christ ressuscité est le milieu où tous, non seulement se connaissent, mais se compénètrent dans l'unité. Tel est le corps du Christ entré dans la vie, et tels nous serons — et commençons d'être — par lui, dans l'Eglise [27].

---

27. Nous reproduisons la dernière page de notre article *Le Christ est ressuscité*, dans *Cahiers de l'actualité religieuse et sociale*, n. 509 (1 avr. 1970) 201-202.

1. *La vie du corps*

Cette vie nouvelle peut s'éprouver jusque dans notre corps. Ce ne sont pas toujours les troubles psychologiques et les désordres de nos libertés qui produisent, en nos corps, fatigues, malaises, nausées et maux divers ; toutefois nous ne soupçonnons guère combien est forte l'unité de notre être corporel-spirituel, ni combien nos errements retentissent, souvent, sur notre vie physique.

« Ce sont nos péchés qui nous fatiguent », disait quelqu'un. Et c'étaient de graves désordres intimes et devenus même inconscients, dans son foyer, qui donnaient à une femme de trente-deux ans une sérieuse hypertension. Elle et son conjoint étaient au bord de la névrose et du divorce, quand une aide appropriée leur permit de découvrir la source de tous ces maux, d'en faire l'aveu mutuel et de goûter la joie de la réconciliation et des retrouvailles. Quant à l'hypertension, elle avait disparu[28].

Notre vie corporelle conditionne notre vie affective, intellectuelle et spirituelle, mais, inversement, nos décisions et nos conduites retentissent, plus que nous ne croyons, sur notre corps. Certes il y a eu des saints en fort mauvaise santé et des brigands assez florissants. Pourtant, en moyenne, un esprit pacifié — au sens où la paix est fruit de l'Esprit Saint — apaise et détend le corps, fait naître une certaine joie de vivre qui s'éprouve même dans les membres. A l'inverse, les excès de notre volonté propre, notre instinct de domination, nos refus conscients ou inconscients, mais obstinés, nous valent toutes sortes de tensions, de lourdeurs et de servitudes corporelles.

Il n'est certes pas nécessaire de se réclamer de la résurrection pour vivre avec une certaine hygiène physique qui procurerait un vrai bien-être des sens et de l'esprit. Mais on se heurte, sans même s'en rendre compte, au mur de la volonté propre et de ses obstinations ou, au moins, de ses routines. Il en résulte des complications qu'on se fait à soi-même, des impatiences et d'inutiles contraintes. On « est mal dans sa peau » ; on s'imagine que la santé ne va pas, alors que tous ces malaises sont, bien souvent, les sous-produits du tempérament tel que l'ont modelé routines de l'esprit et entêtements invétérés.

Le Christ a fait mourir en lui toutes nos volontés propres qui résistent, inconsciemment, à la vérité et à la liberté, et il a détruit l'égoïsme qui rabat l'homme sur lui-même et le replie (même physiquement). Il ne faut rien de moins que la force vive jaillie de la croix pour que commencent de mourir en nous ces ennemis intérieurs de notre liberté et de la joie de vivre dans des corps créés par Dieu. Que pouvons-nous espérer aujourd'hui de la résurrection du Seigneur ? Un peu de cette force libérante. Elle se met à sourdre en nous au jour même de notre baptême, et jaillit de plus en plus fort, à mesure qu'ayant reçu la parole de Dieu nous confessons nos errements avec un peu de sincérité. Le reste coule de source : on l'apprend, ou mieux, on le sent naître en son corps,

---

28. ***Avortement et respect de la vie.*** Colloque du Centre catholique des médecins français. Paris, Seuil, 1972, p. 152-153.

quand on prend un bon bain, qu'on respire devant sa fenêtre ouverte, quand on marche, quand on plonge dans les vagues.

Sans tout mélanger, et sans vouloir remplacer la médecine par la confession des péchés, on peut convenir que les ressources du corps sont incroyablement paralysées ou rendues stériles par la paresse, l'obstination inconsciente et le manque d'imagination. Parlant de la mort du Christ en croix et de sa résurrection, ce n'est pas par hasard que viennent à l'esprit la force et la souplesse du sportif et du danseur.

Que pouvons-nous espérer, aujourd'hui ? Un corps qui connaisse la joie, à la faveur d'une certaine ascèse de l'esprit entamant nos vouloirs propres, et d'une ascèse physique dont le premier fruit sera de nous maintenir « en forme ».

2. *La vie sociale*

Notre vie sociale se tisse dans des rapports de force, mais, quelquefois aussi, de bienveillance et de bonté qui pardonne et crée des liens. A grande échelle, la plaie de nos sociétés, c'est que les avantages du pouvoir de décision sont l'apanage d'une minorité qui en profite, tandis que la nécessité de pourvoir à nos communs besoins pèse lourd sur les épaules de la multitude, souvent laborieuse et muette. On ne changera pas le fait que le pouvoir est toujours détenu par un petit nombre, que ce soit dans l'Etat, l'Eglise, les syndicats ou une association sportive. La nature même de la décision requiert que les facteurs en présence et souvent en conflit soient ramenés à l'unité d'une pensée qui tranche. Le problème social numéro un, c'est l'aménagement d'un dialogue réel entre l'ensemble de la communauté et le principe de décision qui existe toujours en son sein [29].

Il n'est pas nécessaire de faire appel à la foi au Christ ressuscité pour se proposer des objectifs sociaux raisonnables et les atteindre par le moyen de compromis corrects et honnêtes. Le propre du compromis, même quand il n'est pas fait de compromissions inavouables, c'est de constituer une entente sur la base de concessions mutuelles que les parties en présence accordent, mais *sans renoncer* à l'espoir d'exercer plus complètement, un jour, leur vouloir propre dans le sens de leurs intérêts. De la sorte, on ne règle jamais les problèmes définitivement, mais on vit ; et il peut même se faire que l'on vive assez bien.

Par rapport au problème permanent et premier de l'aménagement du pouvoir au sein d'un jeu de forces où tous et chacun, particuliers

29. Nous avons traité de ces questions dans l'article *Sur l'autorité dans l'Eglise,* dans *Cahiers d'act. rel. et soc.,* n. 500 (1-15 août 1969) 419-445, notamment dans la première partie. Voir l'article plus récent *Luttes de classe et société,* dans *Cahiers de l'act. rel. et soc.,* n. 44 (15 oct. 1972).

et groupes, sont animés par une certaine volonté de l'emporter et de dominer, et par rapport aux solutions moyennes et transitoires trouvées par voie de compromis, l'acte absolu du Christ mourant sur la croix prend sa pleine signification et révèle sa puissance décisive. L'absolu renoncement à toute forme de vouloir propre et d'appétit de jouissance, la mort par obéissance, est l'acte qui instaure la communication de tous avec tous, la concorde, et finalement rend possible la communion. La première conséquence de cet acte, c'est ce corps du Christ que nous avons déjà désigné comme le milieu (la médiation) où tous non seulement se connaissent mais commencent de s'unir.

Ce royaume de Dieu déjà présent parmi nous ne doit être confondu avec aucun objectif social si vaste soit-il, serait-ce même la prétendue société sans classes et sans Etat où se trouveraient résolus les conflits majeurs de notre condition humaine. Et les moyens pour réaliser ces objectifs, serait-ce la révolution sociale au sens où Marx l'entendait, ne doivent pas être confondus avec l'acte même d'instaurer la liberté pour tous, par le don volontaire de sa vie sur une croix. Un tel acte est sans compromis aucun, et c'est pourquoi il constitue le principe de la vie, de la justice et de la paix pour tous et pleinement. Au contraire, ladite révolution sociale ne se maintient que par des compromis. On le voit bien là où elle prétend exister. En criant alors à la trahison, on prouve seulement qu'on confond avec l'acte parfait qui donne la vie, la justice et la paix, la tâche très urgente de faire vivre au mieux les hommes ensemble ; et cela, au sein de rapports de force et de conflits qui se perpétuent et se perpétueront, puisque personne, ni les individus ni encore moins les groupes, n'est en état de renoncer absolument à ses intérêts propres et à son vouloir propre.

D'ailleurs ce n'est pas un tel renoncement qui est demandé, ici, maintenant, à chacun. Il n'est pas douteux, en logique chrétienne, que c'est bien là qu'il faudra en venir : au pied de la croix, nous aussi. Oui, mais à l'heure fixée pour chacun par le Père. Nous sommes en marche vers cette heure, mais justement nous sommes en marche ; et cette marche passe par des compromis raisonnables.

Dès lors, nous travaillons à améliorer la société en réalisant les compromis les plus honnêtes. Toutefois, la foi au Christ mort et ressuscité va être, pour nous, lumière et force agissante : tout d'abord, elle critiquera en permanence (mais non d'une façon bête, systématique et stérile) nos décisions de compromis et notre mauvaise foi relative. Ensuite, elle nous rendra capables de risquer, en temps opportun, des actes plus décisifs. Quels actes ? Des actes de renoncement plus radical à la volonté propre, aux intérêts propres, à la puissance. A ce prix, nous amènerons parfois les autres à une semblable libération d'eux-mêmes. Quant à la contrainte par la force, elle procure, assurément, certains résultats (remplacement des maîtres du pouvoir, ou une certaine redistribution des biens) — et on ne dit pas que ces résultats ne soient pas désirables ou même indispensables ; **mais comme la contrainte ne change les cœurs ni de**

ceux qui l'exercent ni de ceux qui la subissent, on ne doit pas s'étonner si elle aboutit surtout à remplacer une domination par une autre domination, et la prévalence de certains intérêts par la prévalence d'autres intérêts. Quant à la Justice, à la Paix et à la Liberté souhaitées par tous, elles adviennent par d'autres voies : nous savons maintenant lesquelles. Elles adviennent : pas sous la forme d'un événement spectaculaire et grandiose comme le passage d'une armée victorieuse, mais par les chemins de celui qui porte la croix. Ce sont les seuls qui aboutissent au matin de Pâques. Et là nous trouvons le Seigneur *rassemblant* les siens. La résurrection dans la vie sociale ! Elle advient, oui : par les voies de décisions et d'actions conformes à la logique de la foi.

3. *Sexualité et chasteté*

Le mystère pascal surgit, pour certains, comme un appel impératif à laisser là filets, maisons, frères et sœurs, pour l'unique service du Royaume de Dieu à la suite du Seigneur, comme il advint à ceux qui devinrent les apôtres, sur les chemins de Galilée. Ceux-là ne se marient pas : « *en vue du Royaume des cieux* ». Ils ont été choisis ; ils le savent et n'ont pas la « liberté » de faire autrement. Ils entrent ainsi dans la liberté. Leur existence est, dans l'Eglise, un message pour tous : à savoir que le mariage n'est pas sous le règne de la *nécessité,* puisque certains peuvent y renoncer par libre choix. Le mariage est lui-même un choix, une libre décision, et nullement destin conforme à la nature, au sens où nature signifierait une sorte de nécessité qui s'impose. Voilà ce que tous les époux peuvent et doivent espérer, avant tout, de la résurrection du Christ : en ouvrant la voie du célibat consacré, en vue du royaume des cieux, elle constitue par là même tous les croyants dans la liberté par rapport au mariage. Les disciples du Seigneur se marient par libre décision, par choix, et non par le simple effet « normal » de leur nature sexuée. Tel est du moins, en sa racine, le mariage chrétien sacramentel. De là il suit, aussi incroyable que cela paraisse, que la sexualité et ses pulsions les plus profondes sont destinées à s'épanouir en une liberté qui transforme tous les instincts. Que peu y parviennent, dans les limites de leur vie mortelle, c'est possible mais ne prouve, au plus, que notre manque de foi et d'espérance. Il n'est pas possible que des chrétiens, en ce domaine, puissent se résigner à la fatalité et aux mauvais compromis par lesquels ils s'arrangent avec elle.

Si cette doctrine est vraie — et je la tiens pour seule cohérente avec notre foi en la résurrection —, il s'ensuit que la sexualité pourrait être vécue bien autrement qu'elle n'est. Les difficultés qu'on y éprouve tiennent largement au manque d'éducation du corps et

de l'affectivité, peut-être même à un manque d'informations un peu claires et pratiques. Mais elles tiennent aussi à des conflits inaperçus que nous connaissons mieux aujourd'hui. Et sous ces conflits, conscients ou inconscients, se dissimule le plus inexprimé de nos pauvres libertés. Ce n'est pas nous rendre service les uns aux autres que d'essayer de nous persuader que cette liberté n'y « est pour rien ».

Ou bien nous sommes voués à la fatalité de nos complexes, ou bien nous avons un peu de cette liberté qui peut seule restaurer ce qui s'est défait et délabré. On ne peut pas croire à la résurrection du Christ, œuvre suprême de la Liberté, sans croire à notre propre liberté recréée par lui. Dès lors, et chaque chose étant située à sa place : les pulsions physiques à leur place, et à la leur les complexes et les conflits psychologiques, nous devons dire que nous sommes, en dernière analyse, et avec du temps — mais ce temps commence aujourd'hui —, capables de liberté dans la sexualité.

Et dans l'ordre de cette inamissible liberté, ce n'est pas la chair et ses convoitises qui nous ligotent le plus, ce sont les obstinations inimaginables de nos volontés propres. Nous l'avons déjà dit : nous voulons faire « ce que nous voulons », et, en conséquence, nous ne faisons pas ce que nous voulons vraiment. L'idée que nous soutenons ici, c'est que nos volontés propres qui résistent à Dieu sans même le savoir troublent le rapport des corps au moins autant que les pulsions que nous ne sentons que trop. Mais nous avons des défenses assez efficaces pour nous épargner d'en convenir. De la sorte, la joie d'une rencontre vraiment heureuse est plutôt exceptionnelle. C'est que la condition absolue, ici comme partout, c'est le « non pas ce que je veux, mais ce que tu veux, Père », prononcé par le Christ dans le tourment de son agonie, pour que nous puissions le dire, à notre tour, dans les très modestes requêtes de notre vie avec les autres.

Finalement, ce dont il s'agit, c'est d'un acquiescement effectif et pratique à Dieu, en lieu et place de cette résistance organique et quasi inconsciente que nous lui opposons. Hors d'une telle conversion, mieux vaut, sans doute, ne pas même évoquer ce que pourrait être la joie d'un couple : on n'y croirait pas. Ou alors on verserait dans des contresens pitoyables et néfastes.

Mais il existe, le chemin : il conduit à la tendresse qui s'exprime par la vie, la présence et les gestes d'un être humain qui, esprit incarné, devient peu à peu, pour un autre être humain, corps spirituel dans l'humilité de la chair.

F 75015 Paris
128, rue Blomet

Ed. POUSSET, S.J.
Centre d'Etudes
et de Recherches Philosophiques